

Epaule d'Ulysse à son retour de Troie.
*Les bancs, tabourets modernes, à
l'échine du vagabond.*

—

« Car, sous les hauts plafonds du noble
Ménélas, c'était comme un éclat de soleil
et de lune. »

(*Odyssée*, IV)

I.

Il s'agit de parler un peu des bancs : de ce qu'ils furent, sont, deviennent. Dans la nouvelle économie de l'espace urbain, vaste entreprise de lissage, de fonctionnalisation des lieux et de prévention des désirs, le banc est apparu comme un *problème* ; auquel on a, logiquement – c'est-à-dire dans la logique, problème/solution, qui est la pensée de l'ingénieur –, trouvé des solutions. Le banc est une structure d'arrêt ; il contredit l'économie moderne de la place, de la rue, de la ville, qui est toute circulation. Le banc appelle au repos, à l'observation, à la palabre, à la mélancolie, à l'attente, au baiser, à la musique, à la méditation, au sommeil¹ ; or la place n'a pas ces *fonctions* ; la sienne est le clair et efficace *dispatch* des flux.

Une première solution a été la suppression sans reste. A Paris, Palais royal, le banc d'Argenson fut victime du réaménagement – percement de la rue de Valois². A Rennes, place Sainte-Anne, suppression sans reste de tous les bancs. A Lyon : dans le septième arrondissement, place Gabriel Péri dite place du Pont, Arabes du Maroc et d'Algérie se rencontraient en fin d'après-midi et palabraient assis sur des bancs. Après lissage de la place – qu'on a flanquée d'une façade pour dissimuler derrière elle un quartier « populaire » –, les bancs ont disparu³. Les Arabes se rassemblent toujours, parce que c'est là une coutume séculaire, que l'urbanisme moderne ne saurait détruire, mais ils palabrent debout ou assis sur le sol. Le spectacle de cette place, en fin d'après-midi, produit un trouble de notre

vision, comme si celle-ci ne parvenait à harmoniser, à accommoder, l'objet et le fond, comme si l'un et l'autre se tenaient dans une telle incompatibilité qu'aucune mise au point de l'œil ne pouvait plus les donner ensemble : *au devant*, l'échange ancestral et vivant de la parole, le soleil du désert, du bazar ; *à l'arrière-plan*, cet espace modernisé qui paraît tout entier destiné à expulser ce qu'il accueille, contient⁴. Ces hommes debout ou assis par terre à hauteur des échappements de voitures, qui tâchent de palabrer encore comme si de rien n'était, et dont les postures pâles et discrètes semblent demander pardon pour leur présence (pardon, par exemple, de gêner le passage des passants) – pardon d'être *là* quand même ; *là*, dans cet espace où résonne de toutes parts l'ordre, silencieux mais assourdissant, de se taire – de circuler – de disparaître. Comme ces boutiquiers juifs qui, au matin du 10 novembre 1938, ramassent les débris de leurs vitrines brisées et sourient aux passants, comme si tout était normal ou allait redevenir normal ou comme avant – et presque s'excusant que leur balayage puisse gêner, sur le trottoir, le passage des passants. Lecteur, prends le temps, je t'en prie, d'aller voir cette photographie : http://www.carnets-voyage.com/escapade-lyon-guillotiere-206_jpg_view.htm.

Pour les centres-villes, et les quartiers moins excentrés, là où un investissement en argent était envisageable, là où les cibles étaient autres, là où une suppression sans reste des bancs serait passée moins inaperçue, on a fait appel à des solutions plus évoluées : le banc où l'on peut s'asseoir, mais où il est impossible de s'allonger. Au lieu du banc simple et banal – *roh gezimmerts* – que trois planches suffisent à constituer, le banc modernisé recourt à des armatures de métal, des structures plastifiées, toute une charpente d'accoudoirs et d'adossements ; l'objet impose à votre corps la position requise. S'allonger y est impossible sans que des barres ne vous pénètrent les flancs, *tout au haut de l'échine, en pleine épaule droite*. Il n'est pas question que votre ami fatigué ne pose sa tête sur vos genoux. Le banc moderne n'est plus un banc, mais une juxtaposition de sièges individuels. Disciplinaire, il contribue, comme de nombreux autres dispositifs de la discipline, à la destruction de la foule et à la fabrication des solitudes⁶. Dans le métro parisien, une barre soutient trois sièges de plastique, tenus à telle distance les uns des autres (un bon mètre) que la conversation même est impossible. Les modèles rennais (place de la Mairie, place Hoche) restent des références. Qu'on ait voulu par là diminuer les frais de production, d'entretien ; qu'on se soit permis un petit brin d'ironie en dévoilant (mais subtilement...) l'intention véritable, tenue d'habitude mieux cachée ; qu'on ait voulu ce petit clin d'œil amusé et complice en direction des citoyens, il est difficile de trancher : toujours est-il que ces bancs n'ont reçu d'accoudoir qu'en leur plein milieu... Enfin à Lille, aux abords de l'opéra : deux ou trois bancs, sans accoudoirs, mais de dimension réduite : un mètre quarante. Et cela, juste sous les yeux du petit Trulin, qui a là une statue, au visage walsérien, insolent. Système semblable, au Mans, place de la République.

Enfin on conçoit un « banc » de troisième génération : banc qui invente entre les stations assises et debout une posture intermédiaire inédite (– dont les anthropologues, un jour peut-être, jugeront légitime de faire un critère de différenciation de l'*homo sapiens sapiens sapiens*). Deux barres parallèles à

hauteur du bassin vous permettent d'y appuyer votre corps quelques minutes – le temps qu'arrivent votre métro, votre rendez-vous. Un banc-minute, un non-banc. Un banc dont la fonction n'est pas d'accueillir mais – tout en se donnant l'air aimable et accueillant d'un banc – d'expulser celui qu'il accueille. *Et pour trois mois entiers, ils videront ces lieux.*

L'avantage, énorme, est que l'on obtient chaque fois par ce biais l'exécution de l'ordre sans avoir eu seulement besoin de le prononcer. Une pancarte « Banc interdit aux clochards, aux idiots, aux musiciens⁷ » aurait heurté les consciences “démocratiques” et “citoyennes” ; aurait très certainement donné un peu de mauvaise conscience aux administrateurs de la ville. En faisant porter l'ordre d'évacuation des indésirables par le banc lui-même, machine, en faisant que l'ordre soit porté par l'espace tout entier et de cette manière s'y dissolve, y disparaisse sans cesser d'être effectif, devienne opérant partout sans se manifester nulle part – la bonne conscience démocratique est sauvée ; ces bancs seront son palladium (mais nous aurons à en reparler, à dire plus bas de quel œil Pallas voit l'offrande...). Pour l'heure, il n'y a pas de scandale, nulle part de violence, tout peut aller silencieusement. Tout est paisible, tout fonctionne, tout va son cours, plein silence. Et si, dans la nuit, le hurlement d'un clochard, en révolte contre ce banc qui, heurtant son corps *en pleine épaule droite*, lui interdit tout sommeil, retentit et trouble ce silence, empêche le sommeil des habitants, la police municipale, alors, dont la fonction première est préventive, rappelle (le plus souvent très gentiment d'ailleurs) à l'individu que le silence doit être respecté ; que le silence de la nuit est prévu par la loi, précisément par l'article R. 623.2 du Code pénal.

Il faut pourtant qu'un jour, des ingénieurs aient reçu ces cahiers des charges : « Construire un banc où il soit possible de s'asseoir, mais impossible de s'allonger » ; « Construire un banc où il est impossible de s'asseoir, mais qui soit un banc ». Ils s'exécutèrent, car les ingénieurs solutionnent, un à un, les problèmes qu'on leur soumet. Ceux qui reçurent le cahier des charges : « produire des pommeaux de douches d'où il ne sortira pas que de l'eau » surent bien trouver eux aussi, en leur temps, une solution.

**

« – Regardez attentivement. Vous voyez ce banc, dans le parc, là-bas, là où il y a trois grands arbres... le banc vert ? Le prince répondit qu'il voyait. – L'emplacement vous plaît ? Parfois, très tôt, sur les sept heures du matin, quand tout le monde dort, je viens m'asseoir ici toute seule. »⁸ Bientôt, il n'y aura plus, dans une ville, nulle part où s'asseoir à l'extérieur : que les sièges de la consommation payante (cafés, restaurants, cinémas, théâtres, stades, etc.), vers lesquels la gestion urbaine a aussi pour enjeu de distribuer le maximum du flux. On se rabattra sur les marches des églises (comme à Rennes, place Sainte-Anne), sur le rebord des fontaines (à Lille, Grand place). Mais alors, que les ingénieurs s'approprièrent à recevoir bientôt le cahier des charges suivant : « Inventer un dispositif destiné à être installé sur un escalier de pierre, un rebord de fontaine, et

ayant pour but d'empêcher (par tous les moyens légaux) qu'on s'y asseye ; que le dispositif soit discret, démocratique, silencieux. » L'émission d'ultrasons audibles aux seules populations jeunes est un essai en ce sens, assez efficace⁹ ; mais impuissant, encore, contre les clochards âgés et sourds. Les ingénieurs cherchent une meilleure solution ; ils trouveront. A moins que d'ici là – mais c'est peu probable – lassés de tant d'hypocrisie ou de tant de dépenses (c'est qu'à force, la préservation de notre bonne conscience et de la « démocratie » est un luxe coûteux), les administrations urbaines en soient enfin venues à la solution la plus simple, la plus vraie, la plus franche : un solide panneau planté dans le sol de la place, à côté des bancs : « Espace interdit aux clochards et aux indésirables. »¹⁰

II.

Den Okände (pekar på vägvisaren) *Och tiggeri är förbjudet i kommunen. Varför skall det just stå skrivet där med stora bokstäver ?*

**

Modren – *Förvägra icke ditt hus bettlaren ; den kan vara en ängel !*
Den Gamle – *Det är sant ! Låt dem komma ! Låt honom i ro några dagar tills han hämtat sig efter denna vilda jakt !*

(A. Strindberg, *Till Damaskus*)

III.

Mais c'est d'abord aux prétendants qui font bombance dans les hôtels de ville de France que nous voulons nous adresser ; par exemple à ces prétendants amassés dans l'hôtel de la ville du Mans et qui offrent le genre de bancs décrits ci-dessus – tabourets – à l'échine des mendiants. Nous leur demandons qu'ils écoutent, entre deux de leurs sermons "démocratiques" ou prêches d'agora – *cela* (vieux texte, vingt-huit siècles, tiré du chant XVII de l'*Odyssée*, cité entre guillemets et en caractères italiques) :

(Un mendiant, conduit par le porcher Eumée, est entré dans le palais d'Ulysse où les prétendants font bombance. Ce mendiant, c'est Ulysse (ce que tous ignorent encore, sauf Télémaque, Athéna et le chien – mais le chien est mort). Antinoos, le premier à parler, est l'un des prétendants.)

« ANTINOOS. – *Porcher, te voilà bien ; amener ça en ville ! Voyons !... Nous n'avions pas assez de vagabonds, d'odieux quémandeurs, fléaux de nos festins !... Tu n'es pas satisfait encor de l'assemblée, qui déjà mange ici les vivres de ton maître ! Il te fallait encore inviter celui-là ! [...]*

TELEMAQUE. – *Antinoos, je sais que ton cœur n'a pour moi que paternels soucis. Tu veux que je renvoie cet hôte de ma salle, sans ménager les mots. Ah ! Que le ciel m'en garde ! Non ! prends et donne-lui, sans craindre mes reproches ; oui ! c'est moi qui t'en prie... Mais voilà des pensées inconnues à ton cœur. Il te plaît de manger, mais non d'offrir aux autres ! [...]*

ANTINOOS. – *Quel discours, Télémaque ! ah ! prêcheur d'agora à la tête emportée !... Que chaque prétendant lui donne autant que moi ! et pour trois mois entiers, il videra ces lieux.*

Il dit et, saisissant un tabouret, le lance. Tout au haut de l'échine, en pleine épaule droite, Ulysse fut atteint. Mais, ferme comme un roc, il resta sans broncher sous le coup, sans mot dire, en hochant de la tête et roulant la vengeance au gouffre de son cœur. »

Vous êtes les prétendants (parasites) – Voilà les bancs que vous – maires des villes de France, prétendants, conseillers municipaux, promoteurs – offrez à l'échine des vagabonds. Certains d'entre vous se fussent bien vus en Ulysse : mais vous n'êtes, je crois, que les prétendants. La ville ne vous appartient pas, ni son hôtel, pas plus qu'aux prétendants n'appartient le manoir d'Ithaque ; pas plus que ne leur appartient le cœur ou le corps de Pénélope. Ils occupent le palais – ne savent l'habiter. Comme les prétendants, comme Antinoos, vous vous permettez de refuser aux vagabonds descendus dans vos villes quelque chose qui n'est même pas à vous (l'espace). Comme les prétendants, usurpateurs, vous vous comportez en propriétaires des lieux. Antinoos, lui, a une conscience assez claire (l'avez-vous ?) de son parasitisme, il se sait membre de « l'assemblée, qui déjà mange ici les vivres » du maître, et il le dit sans rougir à Télémaque, le fils. Il ne lui reproche que l'invitation du gueux. « Il te fallait encore inviter celui-là ! » Les parasites puissants, les prétendants, lui-même, ne le gênent pas : mais ce gueux, « celui-là »... Il faut bien distinguer du parasite de choix le parasite misérable. Et vous, sur ce modèle bien tracé, ouvrez les portes de votre hôtel de ville à des promoteurs, des publicitaires, des urbanistes, dont le travail (hormis l'argent qu'il leur rapporte) est l'enlaidissement de la ville, la soumission organisée de ses habitants à des désirs faux, préparés puis induits ; vous laissez ces autres prétendants, en costume, se servir dans les caisses d'argent public, comme les prétendants dans le cellier et la cave d'Ulysse ; et vous refusez au vagabond, sur la place, à l'extérieur, dans le froid, un petit banc, *roh gezimmert*, trois planches, pour qu'il y allonge et repose son corps, *erschöpft, zitternd*¹¹ ?

Pénélope : « *Agis toujours envers un étranger, avec cette pensée arrière : "Cet homme, ce pourrait être Ulysse."* » « *Tous, dit Pénélope, avec leurs complots sont odieux, nourrice ! Mais cet Antinoos a la noirceur des Parques. Dans la grand-salle, un pauvre étranger fait la quête, de convive en*

convive, l'indigence l'amène. Les autres remplissaient, de leurs dons, sa besace ; mais c'est un tabouret qu'Antinoos lui lance en plein épaule droite. » Ce tabouret, vos bancs ; l'épaule droite d'Ulysse, celle des vagabonds. Quand elle prononce ces paroles, Pénélope ignore encore que le vagabond touché est l'homme qu'elle attend, le sien – Ulysse. Dans le devoir d'hospitalité qu'elle ressent, au-delà de l'impératif grec, le plus beau, il y a comme une expérience de pensée, procurée par l'inquiétude ou le désir, plus que par le devoir moral : soit (c'est l'inquiétude) qu'elle imagine Ulysse, quelque part en Lybie, en Colchide, en Ionie, au même moment, devant sa vie à la générosité et à l'hospitalité d'une autre elle-même, et que son hospitalité à elle soit un appel, magique, à l'hospitalité de l'autre : qu'Ulysse, là-bas, soit bien reçu ; soit, même, (c'est le désir), qu'elle agisse en se disant : « c'est peut-être lui », portée par le désir que ce fût lui. Agir *comme si* c'était toujours peut-être Ulysse. Comme si ce pouvait être lui. Ce n'est pas l'impératif kantien, puisque c'est puisé dans du sentiment (inquiétude, désir, chacun appelé par l'amour) ; mais c'est un impératif qui cependant élève, de proche en proche.

Or ce qui est dit là de Pénélope vaut pour toute l'hospitalité de *L'Odyssée* : car voyez comment Ménélas, au chant IV reçoit Télémaque et Pisistrate – cette générosité, absolue, à l'aveugle, puisque lui non plus ne sait pas, d'abord, qui il reçoit. « *Voici le pain : prenez, tous deux ; bon appétit ! une fois restaurés, vous direz qui vous êtes !* » Ce qui emplit le cœur à la lecture d'Homère, le gonfle à craquer, c'est cette générosité aveugle, ce don éblouissant de lumière de soleil et de lumière de lune. Et sous le soleil de Barcelone, pourtant à quatre bons degrés de latitude plus haute que Sparte, sur les hauteurs du parc Guëll qui regarde la ville, puis la mer, puis le ciel, il y a le banc infini de Gaudi qui répond aux vôtres... A vos bancs, minuscules et mesquins, érigés en monuments de la place moderne, en autels ?, messieurs les prétendants, répond la générosité inépuisable, soleilleuse, sinueuse comme un serpent dans l'herbe que le soleil brûle, du banc de Catalogne. Contre le calcul vétilleux, minuscule, des propriétaires et des parasites studieux, il y a l'ondulation sans fin de ce banc, de ces couleurs, entre le ciel et la mer. Or la Rennes moderne ne peut pas être tellement moins riche que l'ancienne Sparte, ni vous, maires prétendants, que l'Atride. Et si la ribambelle de clochards que voilà, c'était Télémaque et sa suite arrivant à Sparte ? Et si, même, c'était Ulysse arrivant à Ithaque ?

Le chœur : « et si c'était par hasard un dieu déguisé ? » Mais, plus encore que Pénélope, c'est le chœur des autres prétendants qui va retrouver, à l'impératif d'hospitalité, le fondement le plus profond. A la vue de l'acte d'Antinoos – le tabouret jeté – le chœur se récrie :

« **LE CHŒUR.** *Antinoos, frapper un pauvre vagabond ! insensé, quelle honte !... si c'était par hasard quelqu'un des dieux du ciel !... Les dieux prennent les traits de lointains étrangers et, sous toutes les formes, s'en vont de ville en ville inspecter les vertus des humains et leurs crimes. »*

IV.

S'il y a bien quelque chose à quoi se reconnaît une civilisation qui décline, c'est à son hospitalité qui s'en va. Nous ne sommes plus hospitaliers (saint Julien, regarde un peu l'accueil que nous réservons à nos lépreux modernes : des camps...) mais parce qu'il nous attristerait d'avoir à le reconnaître, nous démocrates, nous le faisons dire à des machines – mieux : nous laissons agir des machines en silence pour n'avoir pas à le dire et pour que ce ne soit pas dit ; que nulle part il puisse être dit de nous : « Ils ne l'ont pas accueilli ». Les lissages auxquels on soumet nos villes sont ces machines, les bancs modernes sont ces machines. Qu'Athéna vienne, et juge. Qu'elle se fasse vagabonde, descende au Mans place de la République, à Besançon Place Pasteur, à Lyon Place Gabriel Péri, à Lille sur la Grand place, quand l'aurore aux doigts de rose s'amène. Qu'elle voie un peu l'accueil qu'on fait ici aux dieux, aux lémures, et aux hommes. Que sur ces bancs elle essaie de s'asseoir, de musarder, de jouer un peu de musique, de séduire un passant (les plis de sa robe descendent jusqu'à ses pieds – à sa démarche, on la reconnaît). Qu'elle essaie un peu, harassée, battue par le froid, de s'y allonger voir.

Messieurs-les-prétendants des Hôtels de Ville de France, vous ne savez pas qui vous recevez (rejetez). Et, dans le nombre, s'il y avait Ulysse ? Télémaque ? Et s'il y avait même la déesse, Athéna, venue juger de votre piété, peser votre âme (psychostasie, comme au fronton de son temple), venue mesurer vos progrès, depuis trente siècles, Messieurs, venue mesurer votre « modernité » ? Le problème est bien que sur vous l'impératif de Pénélope ne peut prendre : il est impossible que jamais vos époux, épouses, vos filles ou fils, soient un jour vagabonds : la structure sociale (sa reproduction, son auto-défense) est trop solide pour cela. L'impératif de Kant, semble-t-il, vous est tout aussi étranger. Quel espoir reste-t-il alors aux vagabonds que quelque chose change – sinon qu'Athéna, de fait, descende et vienne voir un peu ? Mais nous ne sommes plus, dites-vous, au temps où un dieu peut venir sur terre sous l'apparence d'un mendiant ; les trois dieux déguisés, dans la pièce chinoise de Brecht, vous font rire beaucoup. C'est que vous, hommes modernes, désenchantés, vous défiez de ces croyances : la *générosité* (la noblesse, la race, Messieurs les "démocrates"), c'est pourtant croire que, toujours, ce lépreux est peut-être un roi¹², ce vagabond peut-être le diable¹³ ; que ce mendiant est peut-être Ulysse ; ou Athéna déguisée¹⁴.

Enfin, faites cette expérience : lisez le chant XXII de *L'Odyssee* : voyez comment, un à un, les prétendants sont transpercés par flèches, par lances, alors même qu'ils sont sans armes et cherchent une issue pour sortir. Voyez comme les servantes infidèles sont pendues ; lisez particulièrement les quatre vers du supplice de Mélantheus : les vers 474, 475, 476 et 477. Et demandez-vous si, lecteur du chant XXII, vous ressentez pour cet amas de cadavres, prétendants refroidis, la moindre pitié. Vous penserez peut-être, comme on vous voit faire sur

cette skyphos trouvée à Tarquinia (16.6.1, salle des héros du *Altes Museum* à Berlin), que vous échapperez aux flèches en vous abritant sous une table – en vain. Ulysse frappe à la perfection. Aucun de vous ne réchappe. Mais peut-être y a-t-il pire que la vengeance d’Ulysse (d’ailleurs peu probable : car vous avez une bonne police et vivez – vieux et réélus) : il y a le regard pers d’Athéna.

Etant “démocrates”, vous rétorquerez, à la lecture de ce chant immonde, le XXII : « Oui, mais la violence ce n’est pas bien ; c’est inacceptable (interdit fondamental de la démocratie) ». Mais la violence, ne la voyez vous pas fondue dans la fonte médiocre de vos bancs, éparpillée dans la structure même de vos architectures disciplinaires, silencieusement à l’œuvre dans tout l’espace ? La violence, la vôtre, la moderne, la “démocratique”, est invisible mais présente. Comme Athéna.

Alors, qu’Athéna descende – et juge.

V.

« C’est cette structure de ban, que l’on doit apprendre à reconnaître dans les relations politiques et dans les espaces publics où nous vivons encore. *L’espace du ban – la ban-lieu de la vie sacrée – est, dans la cité, plus intime encore que tout dedans et plus extérieur que tout dehors.* »

(G. Agamben, *Homo sacer*)

¹ « Sauf que, tout de même, moi, si j'étais vous, pour rien au monde, je ne me serais endormie ; donc, vous, dès que vous trouvez un coin, vous dormez ? » Le prince Mychkine s'est endormi sur le banc et c'est le rire d'Aglaïa Ivanovna qui le sort du sommeil (*L'Idiot*, trad. A. Markowicz, vol. II, p. 175).

² « Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller sur les cinq heures du soir me promener au Palais-Royal. C'est moi qu'on voit toujours seul, rêvant sur le banc d'Argenson. Je m'entretiens avec moi-même de politique, d'amour, de goût ou de philosophie. » (Diderot, *Le Neveu de Rameau*) Le banc d'Argenson a disparu : « C'était le banc préféré de Diderot. Sa correspondance y fait allusion plusieurs fois. Il était situé dans la partie du jardin qui avoisinait alors la rue des Bons-Enfants et que la rue de Valois a fait disparaître, non loin de l'hôtel d'Argenson. » (note d'André Billy, in Diderot, *Œuvres*, Gallimard, coll. Pléiade, p. 1439)

³ C'est au cours de sa séance du 26 avril 2002 que le Conseil de la communauté du Grand Lyon approuve, pour la place Gabriel Péri, « l'intégration des aspects concernant la sécurité ». (cf. délibération consultable sur : <http://www.grandlyon.com/delibs/pdf/ConseildeCommunaute/2002/04/26/DELIBERATION/2002-0545.pdf> ; sur cette même délibération figure le coût, en "argent public", de ces améliorations de l'espace.). Il allait de soi, à Lyon, que ces aménagements se devaient d'être accompagnés de l'installation de caméras de surveillance. Actuellement la place compte seulement neuf caméras, dont le plan figure sur le site lyonnais : <http://nonabigbrother.free.fr>. Les auteurs de ce même site précisent : « Plus d'une vingtaine [d'autres caméras] sont à l'étude ».

⁴ Une photographie, trouvée sur internet, pallie deux lacunes – l'une au-devant, l'une à l'arrière – de notre souvenir : 1°) au premier plan, le passage incessant et bruyant des voitures ; 2°) à l'arrière-plan, les deux quarts de cercle démesurés, l'immeuble, qui constituent le fond de la place ; leur surface est de verre, mais de ce verre réfléchissant qui cache non moins bien qu'un pan aveugle de béton (mieux même : il cache en donnant l'illusion de laisser voir, l'illusion – si moderne – de transparence) ; à l'interstice laissé à leur jonction, on devine le début de la rue vivante, qu'ils cachent.

⁵ Martin Heidegger, *Der Feldweg*, Francfort-sur-le-Main, Klostermann, 1953, p. 1. « *An dessen Saum vorbei grüßt er eine hohe Eiche, unter der eine roh gezimmerte Bank steht. Darauf lag bisweilen die eine oder die andere Schrift der großen Denker, die eine junge Unbeholfenheit zu entziffern versuchte.* » Le banc peut être rudimentaire, et bon : celui que trouvent ces cinq chefs germains, dans une pièce de Kleist : « *Hermann, Wolf, Thuiskomar, Dagobert und Selgar lassen sich, auf eine Rasenbank, um einen steinernen Tisch nieder, der vor der Jagdhütte steht.* » (H. v. Kleist, *Die Hermannschlacht*, I, 3)

⁶ cf. Institut de Démobilisation, « Destruction de la foule et fabrication des solitudes » (Thèse annexe n°2 aux *Thèses sur le concept de grève* : La grève rétablit une possibilité de la foule.)

⁷ Nous mettons ici « idiots » ; car il est frappant de remarquer l'affinité des idiots et des bancs. Mychkine : « dans les instants de joie puissante, il était toujours pris de tristesse, il ne savait pourquoi. Il scruta les alentours et s'étonna d'être arrivé où il était. Il se sentait très fatigué, marcha jusqu'à un banc, s'assit. » (*L'Idiot*, vol. II, p. 69). Claude Simon n'oublie pas le banc pour le personnage de Montès : « ... ce banc du square où il m'arriva de le trouver un jour, tranquillement assis, mâchonnant de petits morceaux de biscuits qu'il effritait entre ses doigts ... » (p. 30-31). Et quand Montès et la serveuse sont assis ensemble sur le banc de la place, dans la paisible nuit de printemps, ne pense-t-on pas au rendez-vous de Mychkine et d'Aglaïa ? C'est Rose, la serveuse, qui clôt ainsi l'entrevue : « Bon. Quelle

heure est-il ? Depuis qu'on est là assis sur ce banc comme deux idiots... » (Cl. Simon, *Le Vent*, in Œuvres, Gallimard, 2006, p. 78).

Il y aurait, d'idiots semblables et de leur banc, tant d'autres exemples : Joseph Marti, le personnage de R. Walser (*Der Gehülfe*, Suhrkamp, 1985, p. 200 et p. 285). Ou encore ce « curieux jeune homme », étudiant en histoire, neurasthénique, léthargique, dans *La Vie mode d'emploi*, ancien locataire de l'appartement des Plassaert (dernier étage, mansardes) : « Il se laissait dériver, allait au hasard [...], le plus souvent il se choisissait un but dérisoire – le cent quarante-septième banc, le huit mille deux cent trente-septième pas – et il passait quelques heures assis sur un banc de lattes vertes aux pieds de fonte sculptés en pattes de lion, quelque part vers Denfert-Rochereau ou Château-Landon [...] » (G. Perec, *La Vie mode d'emploi*, chap. LII)

⁸ *L'Idiot*, vol. 2, p. 42. C'est Aglaïa qui parle.

⁹ Les ingénieurs de *Compound Security System*, société britannique, l'ont fait : du 17000 herz, à 75-95 décibels ; suivis par les ingénieurs suisses d'*Arcawa*, à Fribourg. Des spécialistes, en marchandising, en communication, ont ensuite trouvé le nom de « Mosquito » pour la commercialisation en Grande-Bretagne, Hollande, Suisse ; avec plus d'humour, celui de « Beethoven » pour la France. Enfin, des administrations publiques, démocratiques, l'ont achetée puis fait installer : par exemple en mai 2007, la toujours exemplaire mairie de Genève. On comptait, en avril 2008, 3500 installations en Grande-Bretagne ; 300 en Hollande.

Avec beaucoup plus d'intelligence, on a compris, ailleurs, que l'ultrason pouvait être efficacement et avantageusement remplacé par de la « musique classique » : la gare de Copenhague, depuis plusieurs années, s'est ainsi pacifiquement débarrassée de ses clochards et dealers. Idem, à Delmenhorst (*hinter Huchting ist ein Graben...*), en Allemagne, aux abords de Brême. Lire également, à ce sujet, ce qu'en dit le *Motz* dans son article : « *Beethoven gegen Bettler* » (édition du 10 janvier 2010, p. 10). *Motz* est le journal des sans-abri et clochards de Berlin.

¹⁰ Quand, à Munich, en 1965, Fassbinder tourne *Der Stadtstreicher*, on remarque que l'abri de bus (ou de tram) à l'intérieur duquel on voit, au tout début du film, le clochard dormir puis s'éveiller, porte bien une pancarte telle, franche encore : « *Aufenthalt nur für Fahrgäste der städt. Verkehrslinien.* » Fassbinder la montre au moment où le clochard se lève pour quitter l'abri ; puis il nous montre au plan suivant que le clochard n'entre pas dans le tram qui passe, mais, appuyé contre la poubelle, allume une cigarette. L'Institut de démobilisation a initié, ici et là, dans les quelques villes citées et dans d'autres, le collage massif et systématique, sur ces bancs anti-clochards, de l'étiquette : « Banc anti-clochards ». Faute d'empêcher que l'ordre (celui de chasser les clochards et indésirables des centres) ne s'exécute, il s'agit d'empêcher au moins qu'il ne s'exécute en silence. Il s'agit de faire crier les bancs ; de leur faire crier précisément cet ordre que les administrations urbaines ont donné mais qu'elles refusent de prononcer (pour la méthode des collages, cf. « Sur la parole éclatée du Devenir-Gouttière », Institut de démobilisation).

¹¹ Wozyeck, même Woyzeck, que pourtant rien, personne, n'épargne, trouva un banc. « *Woyzeck (setzt sich erschöpft, zitternd, auf eine Bank)* » (Manuscript H4, 14). Idem pour Franz Biberkopf – de Woyzeck presque le frère – qui, en pleine nuit, à Tegel, aux abords de la prison, lui aussi trouve un banc : « *Den Franz hat das gewaltige Schlafbedürfnis so erfaßt, daß er auf dem Platz, über den er streicht, hinsegelt auf die erste Bank hinter einer Laterne.* » Ce repos, pour Franz, est considérable, même s'il est bref. Car bientôt passe une patrouille de schupos : « *Sie dürfen hier nicht schlafen, wo wohnen Sie denn ?* » (A. Döblin, *Berlin Alexanderplatz*, Deutscher Taschenbuch Verlag, 2005, p. 283). Et même Beyle, si émotif, cristallisant si vite – lorsque la jalousie, comme à Woyzeck, lui vient : « ... ma douleur est sans bornes, et poignante, c'est au point que j'ai besoin de m'abandonner sur un

banc de pierre à la porte de la maison. » (*Vie de Henry Brulard*, Gallimard, 1973, coll. Folio, p. 244)

¹² « En approchant de lui la lanterne, Julien s'aperçut qu'une lèpre hideuse le recouvrait ; cependant il avait dans son attitude comme une majesté de roi. » (Flaubert)

¹³ « Den Gamle – *Du vet ju att folket här är särdeles vidskepligt ; nå, när jag kommer ned till floden, får jag höra ett samtal. En säger att hans häst skyggat för "honom" ; en annan att hans hundar rusat, så att han måste binda upp dem ; färjkarlen försäkrade att båten lättade, när "han" steg i den. Det där är ju skrok men... men...* » (Strindberg, *Till Damaskus*) ; ou : « seul, un homme était assis sur un banc de pierre. Cet homme était vraisemblablement le diable lui-même, avec un énorme visage rouge, des cornes, des crocs, et sa langue pendant sur le menton, et une expression où se mêlaient la malfaisance, la luxure, la terreur. » (M. Lowry, *Au-dessous du volcan*, trad. Stéphane Spriel, Gallimard, coll. Folio, p. 197)

¹⁴ Ou bien encore, c'est croire, plus tendrement – avec Watteau –, qu'il est quand même un peu sévère que Pierrot, venu avec sa guitare, soit puni ainsi pour si peu de retard. Voir « La partie quarrée » (1712). « Il porte sa guitare sur le dos, mais l'instrument sera inutile. Il est en retard au rendez-vous ; la jeune fille a allongé les jambes, il n'y a plus de place sur le banc. Cependant, il semble faire l'objet de commentaires : on le désigne d'une main tenant un loup noir. » (Etienne Jolet, *Watteau. Les fêtes galantes*, 1994, p. 22)